

Le « désormais » manquant de Cana

Un seul mot, que l'Œuvre reproche aux traducteurs d'avoir oublié — mais qu'aucun manuscrit ne contient. Une objection qu'un défenseur n'arrive pas à lever.

D'après une discussion de la rubrique « Authenticité de l'Œuvre »

Aux noces de Cana, dans l'Œuvre de Maria Valtorta, Jésus dit à sa Mère : « Femme, qu'y a-t-il, *désormais*, entre Moi et Toi ? » — et il commente aussitôt, à l'adresse de Maria Valtorta, que ce « désormais », « que beaucoup de traducteurs passent sous silence », est « la clef de la phrase ». Le problème, soulevé par un lecteur qui aime pourtant l'Œuvre, est d'une simplicité redoutable : ce mot ne figure dans *aucun* manuscrit grec, dans *aucune* traduction, nulle part. Comment reprocher aux traducteurs d'avoir « oublié » un mot qui n'a jamais existé ? De cette question naît l'un des fils les plus techniques du forum — un débat de philologie qui, faute de réponse, glissera vers la Résurrection, l'inerrance des Évangiles, et la foi contre la raison.



Les Noces de Cana, détail — Paul Véronèse (1563). Les serveurs emplissent les jarres : c'est la scène du premier miracle, et la réplique de Jésus à Marie qui en ouvre le récit qui met le fil en mouvement.

Domaine public — Wikimedia Commons.

Sommaire

I. Un mot introuvable	3
II. « De plus », ou « désormais » ?	3
III. Blâmer les traducteurs, ou l'évangéliste ?	4
IV. Le « désormais » en filigrane	4
V. Un texte qui s'érode	6
VI. Quand le débat déborde	6
VII. Foi, intellect, et la question laissée ouverte	7
Commentaire de l'IA — la solidité des arguments	8

I. Un mot introuvable

L'objection a ceci de particulier qu'elle vient d'un défenseur convaincu de l'Œuvre, et qu'il la pose avec une honnêteté désarmante. Il a cherché partout : le texte grec, l'araméen, la Vulgate, la Néo-Vulgate, les grands codex du IV^e siècle, les papyrus du II^e. Le « désormais » est introuvable. Et il en tire la conséquence logique :

Vous remarquerez que pour « oublier » un terme, il faut d'abord qu'il y soit. S'il n'y est pas, on n'oublie pas de le traduire à proprement parler.

— Mouxine, l'initiateur du fil — pourtant partisan de l'Œuvre

L'aveu qui suit donne la mesure de son embarras :

C'est la première fois que je n'arrive pas à défendre convenablement l'EMV sur un point problématique en tout cas.

— Mouxine

Face à lui, l'administration écarte d'emblée l'hypothèse d'une simple erreur — au motif que Jésus, dans l'Œuvre, revient lui-même sur ce mot :

On pourrait penser que c'est une erreur de Maria Valtorta, mais j'exclus cette hypothèse puisque Jésus revient lui-même sur ce « désormais » dans une dictée.

— Hélène, administratrice

II. « De plus », ou « désormais » ?

Le dossier se complique d'un second fait. En italien, langue originale de l'Œuvre, le mot employé n'est pas « désormais » mais *Più* — « de plus » :

J'ai regardé l'Italien de l'EMV, il est dit « Più », ce qui veut dire « de plus » et non « désormais ».

— Mouxine

Or « Qu'y a-t-il *de plus* entre toi et moi ? » et « Qu'y a-t-il *désormais* entre toi et moi ? » ne disent pas la même chose : le premier interroge sur un lien, le second marque une rupture dans le temps. Le débat se dédouble donc : il ne porte plus seulement sur la fidélité de l'Œuvre à l'Évangile, mais sur la fidélité de la traduction française à l'italien de Maria Valtorta. Les

défenseurs tiennent les deux formulations pour éclairantes l'une de l'autre ; le camp critique refuse l'assimilation.

III. Blâmer les traducteurs, ou l'évangéliste ?

Vient alors l'objection maîtresse, celle qu'aucune réponse ne parviendra à lever. Le texte grec de saint Jean est limpide et complet ; il n'y manque rien. Si donc un mot « manque », ce n'est pas la faute des traducteurs — qui ont fidèlement rendu ce que Jean a écrit —, mais celle de Jean lui-même. Or l'Œuvre s'en prend aux traducteurs, jamais à l'évangéliste. Le contradicteur le plus incisif du fil pointe l'anomalie :

Jésus persiste à blâmer les traducteurs, et non l'évangéliste. Etrange, n'est-ce pas ?

— Thierry, contradicteur

C'est le point que le défenseur initial reconnaît ne pas savoir résoudre : on ne peut reprocher une omission qu'à qui aurait dû écrire le mot — et ce n'est pas le traducteur.



Saint Jérôme écrivant — Le Caravage (v. 1605). Le patron des traducteurs de la Bible : tout le fil tourne autour d'un mot que nul copiste, d'après les manuscrits, n'a jamais transcrit.

Domaine public — Wikimedia Commons.

IV. Le « désormais » en filigrane

La défense la plus travaillée est christologique. Le Christ est Dieu, donc immuable : sa relation à Marie ne peut pas « varier selon son humeur ». La phrase de Cana ne peut alors se

comprendre que comme le passage d'un état à un autre — de la vie cachée, soumise à Nazareth, à la vie publique, où le Messie « appartient à sa mission ». Ce basculement, c'est exactement ce que dit « désormais » : le mot serait présent dans l'Évangile, non à la lettre, mais dans le sens.

s'il n'est pas dit explicitement en saint Jean 2, il y est bien SOUS-ENTENDU, et que l'EMV ne fait que révéler un terme qui était bien là, entre les lignes, déjà présent dans l'Évangile.

— André, défenseur

Mais le contradicteur oppose une difficulté grammaticale tenace : « désormais » (à partir de maintenant) s'accorde mal avec la phrase suivante de l'Évangile, « Mon heure n'est pas encore venue ». Le débat s'enlise en une longue querelle de syntaxe — connecteurs logiques sous-entendus ou non, question qui serait une affirmation déguisée — sans qu'aucun camp cède. Les défenseurs, eux, insistent sur la scène : à Cana, Marie obtient de son Fils le premier miracle ; la réplique est connivence, non rebuffade — « Faites tout ce qu'il vous dira ».



L'Annonciation — Fra Angelico (v. 1435). Le rôle de Marie « médiatrice » : à Cana, disent les défenseurs, elle donne le signal du premier miracle — une intimité que la réplique de Jésus ne renie pas.

Domaine public — Wikimedia Commons.

V. Un texte qui s'érode

Pour désamorcer l'argument « aucun manuscrit ne porte le mot », un défenseur documente que le texte sacré a, de fait, changé au fil des copies. Il cite des cas admis : en Luc 6,1, un mot obscur (« sabbat second-premier ») a été supprimé par la révision de 1979 ; en Luc 24,34, à l'inverse, on a ajouté « -Pierre » à un simple « Simon ». Si le texte a pu perdre ou gagner des mots, plaide-t-il, on ne peut « figer » la lettre et refuser par principe qu'une subtilité se soit perdue. L'administration propose une lecture voisine, plus mesurée :

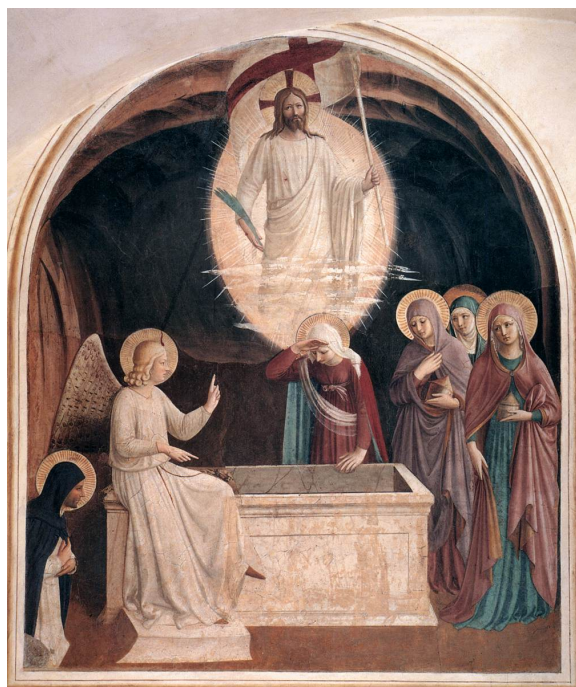
ma compréhension de ce que Jésus dit à Maria est que la traduction est trop littérale plutôt que l'inverse, et qu'ainsi un aspect subtil du sens original du texte est perdu.

— Emmanuel, administrateur

Dans cette optique, l'Œuvre ne corrige pas l'Évangile : elle en serait l'« anamnèse », le rappel vivant, restituant une nuance que la lettre avait laissée s'effacer. Le critique répond que cela déplace le problème sans le résoudre : le reproche de Jésus vise toujours les traducteurs, et non les copistes.

VI. Quand le débat déborde

Faute de trancher le « désormais », la discussion s'élargit — et se durcit. Le contradicteur met en cause l'inerrance des Évangiles eux-mêmes : le récit de la Résurrection chez Matthieu (un ange assis sur la pierre) lui paraît inconciliable avec celui de Jean (le tombeau simplement trouvé ouvert), au point que Matthieu « se serait trompé ». Les défenseurs répondent qu'il faut lire les quatre récits ensemble, que tout témoignage est partiel, et que des détails se sont perdus dans la transmission.



La Résurrection et les saintes femmes au tombeau — Fra Angelico (v. 1440). La divergence entre Matthieu et Jean sur la scène du tombeau devient, en fin de fil, un second champ de bataille — sur l'inerrance des Évangiles.

Domaine public — Wikimedia Commons.

L'escalade atteint son terme quand le contradicteur, poussant sa logique, met en doute la véracité même de l'Esprit qui inspire l'Écriture :

Apparemment l'Esprit-Saint n'a pas tellement le goût de la vérité.

— Thierry, contradicteur

Cette phrase lui vaut d'être privé, une semaine, du droit d'écrire sur le forum. Le débat s'arrête là — non parce qu'il a abouti, mais parce que la modération y met un terme.

VII. Foi, intellect, et la question laissée ouverte

Un intervenant, tout au long, aura tenté de disqualifier la joute elle-même : cette « hypertrophie de l'intellect », dit-il, passe à côté de l'essentiel.

Cette hypertrophie monstrueuse de l'intellect est-elle compatible avec un esprit mystique, seul capable de saisir les sommets de la Théologie finalement rabaissée à de pauvres « entrechats » cérébraux ?

— jean-yves, intervenant

Ses contradicteurs y voient une manière d'éviter l'argument grammatical par le mépris de la raison. Entre les deux, la question de départ demeure exactement où elle était posée : personne, en quatre-vingts messages, n'a produit un seul manuscrit portant le « désormais ». Le défenseur qui avait lancé le fil n'a pas été convaincu par les réponses ; le contradicteur n'a rien cédé ; et l'Œuvre reste, sur ce point précis, aussi aimée qu'inexpliquée.

Commentaire de l'IA — la solidité des arguments

Cette dernière section est ajoutée par l'assistant qui a établi la synthèse. Contrairement au reste de l'article, qui rapporte le débat sans y prendre part, elle porte un jugement — mais uniquement sur la solidité argumentative des positions : leur cohérence logique, leur rigueur, leur usage des sources. Elle ne juge ni la foi des intervenants, ni l'authenticité de l'Œuvre de Maria Valtorta, qui échappent à ce type d'analyse.

L'objection la plus solide du corpus

De tous les débats du forum, celui-ci est peut-être le plus embarrassant pour l'Œuvre — et il faut créditer le fil d'une chose rare : c'est un défenseur qui porte l'attaque, et qui refuse de se payer de mots. L'objection tient en un syllogisme difficile à briser. Le texte grec de Jean est complet ; on ne peut « oublier » de traduire un mot absent de l'original ; donc reprocher aux *traducteurs* l'omission du « désormais » vise la mauvaise cible. Aucune des défenses ne désamorce ce cœur logique. La plus habile — le mot est « sous-entendu » — déplace la question sans la résoudre : car alors le reproche devrait viser Jean, qui ne l'a pas écrit, non les traducteurs, qui l'ont fidèlement rendu tel qu'il l'a laissé.

Des défenses inégales

Les réponses se classent nettement. La thèse christologique (Jésus immuable, donc « désormais » nécessaire) est intéressante mais prouve trop : elle établit qu'un sens de rupture est plausible, non qu'un *mot* a été omis par des traducteurs. L'argument de l'érosion textuelle est le plus sérieux — le texte biblique a réellement varié —, mais il joue contre le camp qui l'emploie : si une subtilité s'est perdue chez les *copistes*, le reproche de l'Œuvre aux *traducteurs* reste mal dirigé. Quant au repli sur l'« intelligence de la foi » contre l'« intellect », il n'est pas un argument mais son abandon : on ne réfute pas une objection grammaticale en déclarant la grammaire indigne du sujet. Reste la lecture la plus honnête, celle de l'administration (« traduction trop littérale ») — recevable, mais qui suppose précisément ce qu'il faudrait prouver : qu'une nuance existait dans l'original.

La dérive qui dessert tout le monde

L'élargissement à l'inerrance et à la Résurrection affaiblit le débat des deux côtés. Le contradicteur se disqualifie en glissant de « ce mot pose problème » à « l'Esprit-Saint n'aime pas la vérité » : passer d'une objection philologique précise à la négation de la véracité divine, c'est

troquer un argument fort contre une provocation — et la sanction, ici, répond à un comportement, pas à la thèse. Mais les défenseurs se fragilisent aussi en traitant par le sarcasme (« zéro pointé en syntaxe ») une objection qui méritait mieux. La règle vaut pour les deux camps : une difficulté réelle ne se dissout ni dans la surenchère, ni dans le mépris.

Verdict, strictement argumentatif

Sur le point de départ, l'honnêteté commande de dire que l'objection l'emporte : à ce jour, dans le fil, le « désormais » reste sans support manuscrit, et le reproche adressé aux traducteurs demeure logiquement mal fondé. Ce constat ne condamne pas l'Œuvre — un unique passage difficile ne dit rien de l'ensemble, et le défenseur qui l'a soulevé le rappelle lui-même (« 99,99 % » de l'Œuvre n'est pas en cause). Mais il illustre une limite : lorsqu'une révélation privée prétend *corriger* la lettre reçue de l'Écriture, elle s'expose à la vérification, et la vérification, ici, ne suit pas. La vraie leçon du fil est peut-être celle de son meilleur contradicteur, avant qu'il ne dérape : une thèse aimable ne devient pas vraie parce qu'on l'aime — et un défenseur qui l'admet honore sa cause plus sûrement que dix qui la nient.

Article établi à partir d'un fil de discussion public du Forum Maria Valtorta (« Traduction noces de Cana — un « désormais » manquant ? », rubrique « Authenticité de l'Œuvre », 84 messages). Les propos des intervenants sont cités sous leurs pseudonymes tels qu'ils figurent sur le forum ; plusieurs identifiants du fil sont des doublons techniques (re-publications administratives), non des voix distinctes. Les passages attribués à l'Œuvre de Maria Valtorta, à l'Écriture et aux documents du Magistère reprennent la formulation employée par les participants, sans collationnement avec les éditions critiques. Le présent texte rapporte un débat philologique et théologique : il n'y prend pas parti et ne préjuge ni de la question soulevée, ni de l'authenticité de l'Œuvre. Les propos les plus vifs, les attaques personnelles et les digressions écartées par la modération n'ont pas été repris.

Crédits iconographiques. Toutes les illustrations proviennent de Wikimedia Commons et appartiennent au domaine public : *Les Noces de Cana* (Paul Véronèse, 1563) ; *Saint Jérôme écrivant* (Le Caravage, v. 1605) ; *L'Annonciation* (Fra Angelico, v. 1435) ; *La Résurrection et les saintes femmes au tombeau* (Fra Angelico, v. 1440). Reproduites au titre du domaine public.